

**Zeitschrift:** Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse  
**Herausgeber:** Aînés  
**Band:** 11 (1981)  
**Heft:** 9

**Rubrik:** Echos des montagnes : un armaili d'autrefois

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

# Monteverdi et l'opéra

Il y a plus de quatre cents ans qu'est né l'opéra, pour le plaisir et le tourment des compositeurs. Plus de quatre cents ans qu'il s'est détaché doucement des vastes fresques de Mantegna, à Mantoue. Le décor y était figuré: rideaux alourdis d'ombres violettes, escaliers et colonnes de marbre. Quant aux personnages, rengorgés dans leurs vêtements de velours, brillants et fragiles dans leurs soieries, éclatants par leurs bijoux, leurs regards, leurs visages, ils avaient été croqués sur le vif. Et cette première troupe chantait sans un son, bouche ouverte, dès avant la naissance de Monteverdi. Claudio Monteverdi, vêtu comme eux, vivant comme eux, donne un coup de baguette magique et crée *Orphée*, *le Combat de Tancrède*, *le Retour d'Ulysse*. Il est le premier à articuler la trame d'une histoire belle



et grave, au lieu que ses prédécesseurs donnaient des suites d'airs. Il étudie quarante ans la prolifération de théories et d'idées musicales de son temps, il écrit ses cinq premiers livres de madrigaux, il attend d'être en pleine possession de son génie. Alors il jette les fondements de l'opéra.

La cour du duc Vincent I<sup>er</sup> de Gonzague est enviable. On voudrait lui ravir ce Monteverdi, ce génial serviteur. Puis meurt le duc. Son successeur troque la musique contre d'autres régals, d'autres orgueils plus immédiats: il renvoie son maître de chapelle.

La place de Monteverdi est dès lors à Saint-Marc, dans cette Venise bleu et or que la munificence de ses marchands et les bronzes de sa mer frappée de soleil soulevèrent quelques siècles au-dessus de toute cité terrestre. Il connaît alors une gloire incontestable.

Et puis il meurt. C'est alors qu'il lui arrive quelque chose de surprenant: on l'oublie! L'opéra auquel il a insufflé la vie grandit sans lui. Lully lui apporte la précision de la prosodie, Mozart assouplit le passage du texte à la musique, du rire aux larmes, Wagner le plonge dans des gouffres abyssaux dont Debussy le sort d'un coup de gouvernail lumineux. Et puis il y a les compositeurs qui tournent désespérément autour de cette forme musicale sans pouvoir entrer. Pendant ce temps, Monteverdi dort dans les bibliothèques.

Il va falloir attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour voir révélé un Monteverdi mal réveillé, mal interprété, mal compris. Enfin, des chercheurs passionnés, comme Malipiero, Nadia Boulanger, nous le restitueront. A présent, on va à Monteverdi le nez plongé dans des papiers jaunies, à la recherche d'une sacro-sainte authenticité: on va jusqu'à reproduire des «instruments d'époque»... Il y a là de quoi tuer une nouvelle fois notre compositeur. Mais il franchit ce dernier obstacle et nous touche.

Avant Monteverdi, la musique était la recherche d'un ordre quasi mathématique, un art hiératique. Après lui elle va devenir exposition de sentiments. Pour construire cet «art nouveau», Monteverdi aura pensé avec passion et tendresse les lois tonales que, quatre siècles plus tard Berg et Schönberg mettront autant d'honnêteté à vouloir écarter au profit de la série. Avec la même audace que les maîtres d'aujourd'hui, il aura poussé du coude les timorés qui tentaient de l'empêcher d'être Monteverdi.

P.-Ph. C.

Fresques de Mantegna à Mantoue

## Echos des montagnes



Louis-Vincent Defferrard

# Un armailli d'autrefois

Un chemin caillouteux a remplacé la route goudronnée. Quelques kilomètres encore et il ne sera plus qu'un étroit sentier s'en allant vers les alpages.

Le chalet de Dزون, but de cette longue promenade, semble s'être tassé encore plus sous un large toit de bardeaux. Quelques lapins qui avaient lié amitié avec un gros chat gris s'enfuient à mon approche.

Je frappe, j'insiste, personne ne répond. Je pousse la porte basse faite de deux parties, entre en me courbant un peu et découvre Dزون assis près du fourneau à bois. Il ne m'a pas entendu entrer, perdu dans la rêverie ou la somnolence. Catherine, l'épicière du village, m'avait averti: «Il faudra parler très fort, peut-être crier. Je ne crois pas qu'il vous reconnaisse... enfin, cela dépend des jours.» L'armailli et les quelques meubles du chalet semblent avoir vieilli ensemble, lentement, inexorablement. Dans un coin de l'unique pièce, le lit n'a pas été refait depuis des semaines. A quoi bon?

Je lui répète mon nom, plusieurs fois. Un sourire vient éclairer son pauvre visage qui n'est plus que rides, plis profonds, larges taches brunes. Les yeux délavés, d'un bleu d'eau de savon, semblent s'allumer: il m'a reconnu.

— C'est bien que tu sois monté jusqu'ici pour dire bonjour à l'ami de ton grand-père. Tu vois, je suis seul avec mes lapins et mon chat. Personne ne vient plus. Si, pourtant, Catherine s'arrête, quand elle peut.

— Et les neveux ?

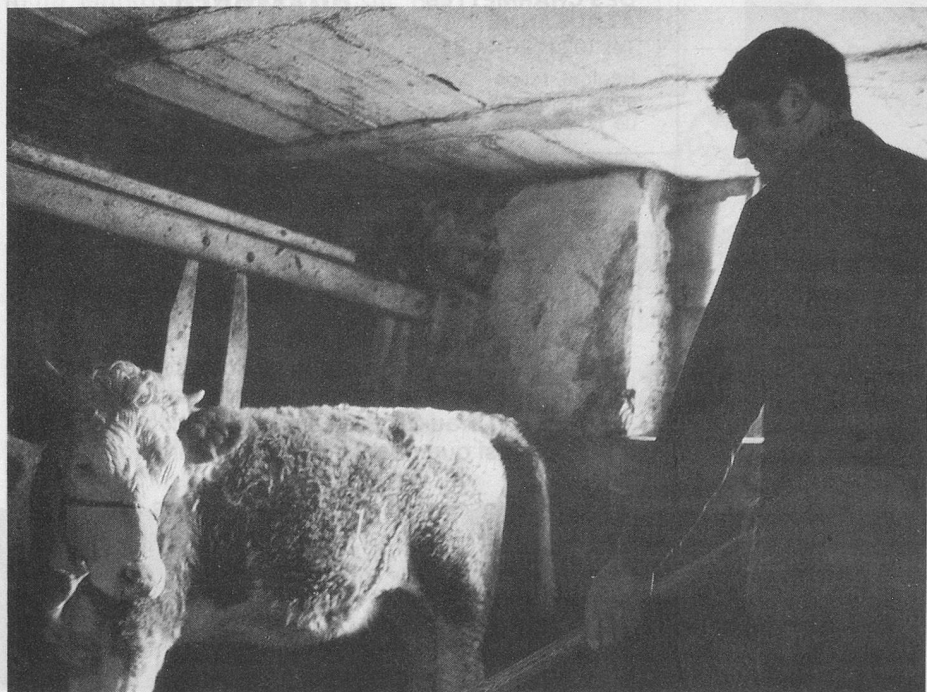
— Eux? Ils attendent ma mort et trouvent que je tarde beaucoup.

Nous bavardons, assis sur des tabourets à trois pieds. Plus exactement, je l'écoute, me contentant de relancer la conversation.



Dzozon doit bien approcher des quatre-vingts ans. Il semble revivre un peu en évoquant sa jeunesse: «J'ai été bouébô à dix ou onze ans... à l'époque on n'était pas très soucieux de l'école. D'ailleurs le syndic était un peu notre cousin. Au chalet de La Challaz, au pied du Moléson un bouébô travaillait dur: sortir les fumiers, baratter la crème, peler les pommes de terre, entretenir le feu. Il devait encore accompagner l'armailli chargé de mener dans un autre pâturage une vache en chaleur. Bonne occasion pour les hommes de se moquer de ma «naïveté» et de me faire rougir; ce qui avait le don de les amuser. Tous les quinze jours je descendais au village portant dans un sac les tommes de chèvre dont M. le Curé était friand. Trois bonnes heures de marche, plus de quatre pour remonter, car le sucre, le café et la provision de sel pesaient au moins vingt kilos. Avant de partir, le maître-armailli n'oubliait jamais de me dire: «... et surtout passe à la poste prendre le journal et les lettres... des fois que la Julie penserait encore à Luvi! «Cette plaisanterie faisait rire tous les armaillis, excepté Luvi, bien sûr, qui ne recevait jamais un mot de sa femme qu'on se plaisait à dire légère et très heureuse de savoir son homme là-haut, à La Challaz... En remontant, je m'arrêtais à la chapelle de Lévi... autant pour souffler un moment que pour demander la protection de la Sainte-Vierge. Ma mère que j'avais pris le temps d'aller embrasser m'en faisait une obligation.

Photo Alain Gavillet



— *Et vous ne vous ennuyiez jamais?*  
— Pas le temps! Trop de travail. J'aimais bien les jours de pluie: Luvi m'apprenait à travailler le bois, le cuir. Si cela te fait plaisir, tu prendras cette cuillère à crème... elle est moins parfaite que celles qui se vendent dans les magasins mais je l'ai creusée avec mon couteau. Et il n'avait qu'une lame. Il faut aussi que je te dise: je recevais (ou plutôt ma mère recevait) trente francs pour toute la saison, trois mois et demi.»

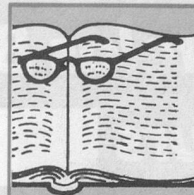
Dzozon s'arrête brusquement de parler, sa tête dodeline. Il plonge dans le sommeil. Le feu diminue dans l'âtre. Je remets une bûche avant de laisser sur la table quelques cornets de tabac.

«Vous ne risquez pas de vous tromper. Il ne fume que celui-là depuis soixante ans ou plus» m'avait affirmé Catherine.

Pendus à un longue cheville de bois plantée près de la minuscule fenêtre, le bredzon, le loyi, la capéta. «Il faudra les mettre avec moi dans le cercueil» a-t-il fait promettre à son amie Catherine l'épicière. Au fait, pourquoi ne s'est-il jamais décidé à l'épouser? Peut-être par timidité, peut-être à cause de Luvi et de Julie...

Louis-Vincent Defferrard

(Pour qui ne le saurait pas, Dzozon signifie Joseph. Le bredzon est le petit gilet brodé et le loyi une sorte de poche à sel en cuir travaillé que les armaillis portent en bandoulière, Luvi = Louis et le bouébô est le jeune garçon de chalet.)



## Bibliographie

### «Paraplégie»: pour un monde équitable à l'égard des handicapés.

20 000 handicapés moteurs vivent dans notre pays. Beaucoup d'entre eux dépendent d'un fauteuil roulant et, de ce fait, posent certains problèmes à leur entourage et au milieu ambiant. Vous pouvez vous abonner en tout temps à «Paraplégie», qui paraît quatre fois par an, au prix de Fr. 8.— par année, auprès du secrétariat de la Fondation suisse pour paraplégiques, à Bâle.

**Brûlots helvétiques 1.** La fondation Dialogue (Lutry/Vaud), active dans le domaine de l'information civique et politique, vient de publier un ouvrage de 216 pages, richement illustré, intitulé «Brûlots helvétiques 1».

Ce livre, qui peut servir de document de référence à toute personne intéressée à la vie publique, permet de retrouver quantité d'informations utiles, des adresses d'associations et de groupements, des ouvrages de base, etc., sur plusieurs thèmes actuels.

«Brûlots helvétiques 1» n'est pas vendu en librairie; toutes les commandes doivent être adressées à Dialogue, case postale 150, 1095 Lutry. Prix de l'ouvrage: Fr. 19.—.

Jeanlouis Cornuz: **Le Professeur**, Editions P.-M. Favre.

Dans cet ouvrage, on trouve à la fois un souffle à la Norman Mailer en même temps qu'une originalité certaine. De quel genre s'agit-il? Psychologique, policier, politique, essai? Comment peut-on vraiment le qualifier: puissant, monstrueux, brillant, machiavélique, séduisant? Sans doute un peu tout cela. En tout cas cet ouvrage, qui n'est pas sans élément autobiographique, séduira à plus d'un titre. Attention, à ne pas utiliser comme somnifère! Jeanlouis Cornuz est enseignant, écrivain, traducteur. 236 pages. Fr. 23.80.